

La parole aux étudiants : réflexions sur l'énonciation en langue étrangère

Antonio Romano

Laboratorio di Fonetica Sperimentale « Arturo Genre » (LFSAG)

c/o CLA-UniTO – Dip. di Lingue e Lett. Str. e Cult. Mod.,

Università degli Studi di Torino

Introduction

Pour ceux qui travaillent dans une faculté de langues ou un centre linguistique et s'occupent des propriétés linguistiques des productions des apprenants des langues étrangères, observer les aspects phonétiques du discours et les étudier acoustiquement, avec un décalage émotif et pragmatolinguistique, peut vouloir dire deux choses différentes. Dans le deuxième cas, en effet, on a le temps et le recul nécessaires pour se demander quels étaient les projets textuels originels que le locuteur a réélaborés au cours de leur réalisation et quelles sont les raisons de ses choix qui l'ont mené, entre succès et échecs momentanés, à une solution qui, parfois, ne ressemble point à celles des locuteurs de langue maternelle, même lorsqu'elle partage avec celles-ci le lexique et les structures grammaticales.

En explorant les aspects rythmico-intonatifs de la construction du texte oral d'un apprenant, au-delà du fait technique, on est souvent confrontés à l'univers philosophique de la parole «pensée» et «préméditée» et on est censés se pencher vers un côté plutôt eschatologique de la communication plurilingue, comme celui qui a été étudié par P. Mariano dans un ouvrage récent, *La parola premeditata*, écrit en italien, mais tributaire de maintes réflexions menées pendant plusieurs décennies sur le contact entre italien et français.

Dans sa perspective, Mariano (2018) élargit son regard sur les motivations anthropologiques et existentielles de la production d'un

acte de parole, par l'intermédiaire d'une représentation linguistique plutôt abstraite, alors qu'ici je propose d'établir une connexion plus directe entre cet univers et certains aspects concrets de l'acte locutoire, avec un survol des apports incontournables d'auteurs du XX^e siècle et quelques suggestions plus techniques des dernières décennies.

1. Le moniteur linguistique et la surveillance de la qualité rythmico-intonative

L'ensemble des questions que l'on peut se poser lorsqu'on essaie de représenter la pensée linguistique et le moniteur individuel qui nous aide à négocier entre intention et acte de parole est déjà assez important dans la communication monolingue. Il devient extrêmement complexe dans le cas du dialogue plurilingue et carrément insaisissable en présence de connaissances précaires des codes linguistiques partagés : de multiples facteurs interviennent sur les plans psychologique et social, comme cela a été étudié depuis longtemps (v., entre autres, Dulay *et alii* 1982).

C'est un champ de réflexion formidable dans lequel se retrouvent diverses disciplines consacrées à l'analyse de la voix du locuteur et de sa construction ontologique et phénoménique ainsi qu'à l'étude des modalités à travers lesquelles s'avère (parfois !) le miracle de la compréhension.

Déplacer l'attention de la dimension substantielle de la vocalité à celle « mystique » de la « lecture de la pensée » est parmi les objectifs de recherche de Mariano (2018). Mais le thème central de cet article reste centré sur les raisons pour lesquelles, dans ces contextes, le moniteur linguistique se concentre sur les propriétés discrètes et linéaires des unités élémentaires du signifiant (et du sens), réduit la visée textuelle et néglige le soin du cadre prosodique (v. §7). Si la *Parole* est le reflet d'une idée élaborée mais inanalysable, pourquoi la construction du message prévoit une attention presque exclusive à des segments ?

2. Le silence des linguistes et des philosophes

De plus : pourquoi lorsque nous avons une idée, une information à donner, nous hésitons à formuler notre message ? Pourquoi pouvons-nous même décider de ne pas parler ? Pourquoi sommes-nous amenés à dire autre chose que notre vérité personnelle ?

Entre « dire » et « ne pas dire », Mariano (2018 : 31-33, 133-134) montre le rôle du langage comme moteur de la croissance sociale. Il reconnaît au langage un droit et un devoir du locuteur (se référant respectivement à Scheler et à Benjamin), mais puis – avec Merleau-Ponty – il étudie la façon dont les possibilités que le langage offre de construire un univers ordonné se heurtent avec des usages qui en font un outil d’abus et de mensonge.

Dans ce cadre s’inscrit le silence. Dans son sens lacanien de *Langue sans Parole*, plutôt que de phénomène non linguistique, on peut distinguer empiriquement des catégories différentes de silence. En effet, les études sur les pauses (de D. Duez pour le français et E. Magno Caldognetto pour l’italien)¹ ont rassemblé des données qui vont bien au-delà des phénomènes d’ellipse littéraire et d’aposiopèse rhétorique. Dans la parole spontanée, les silences réalisent des fonctions plus prosaïques : le vide physiologique peut être préparatoire et décisionnel.

N’ayant pas besoin de nous référer ici aux prolongements vers le silence individuel de celui de l’éternité (ce qui constitue une préoccupation d’auteurs comme Barthes et Bergson), notre intérêt pour les silences qui apparaissent dans les pratiques linguistiques quotidiennes et/ou universelles s’exerce à travers la suspension de l’accès au code ou l’hésitation dans son choix.

Le silence « préparatoire », qui permet l’élaboration de l’ébauche du discours, peut être étudié en fonction de ses qualités catalytiques, finalisées au succès de l’acte linguistique. Il contraste avec le silence

¹ Voir, entre autres, Duez (1993), Magno Caldognetto et Vaggès (1991).

« bruyant », de la confusion et du désarroi qui, en revanche, est destructif et mène à l'insuccès de l'intention communicative².

De ces silences il faut, donc, avoir un grand respect : leur nature étant si variable, ils demandent une écoute spécifique et une prise en charge plus organisée.

3. Entre bavardage et bagou

Lorsqu'on apprend une langue, des effets intéressants peuvent apparaître pour ces individus qui plongent plus rapidement dans une expérience totale d'écoute et d'expression.

Même le « bavardage » peut avoir son intérêt dans la conversation, car il permet de mettre à l'épreuve les solutions offertes par le langage et de faciliter l'accès aux structures de la langue et... au bagou. Il va de soi que des considérations de ce genre – insérées dans un cadre d'évaluation éthique, social et historique – peuvent conduire tout de même sur un terrain suggestif mais où un excès de *Parole* incontrôlée assume facilement une connotation négative. Dans ce sens, le bavardage est souvent vu comme dégénération et comme symptôme d'une disposition à l'inauthentique³. Cependant, si on peut apprécier les avantages d'un langage simulé dans les arts et dans tous les contextes de réflexion métalinguistique, on doit stigmatiser cet usage

² On peut opposer dans cet ordre d'observations la vision d'auteurs comme George Steiner (que nous connaissons en italien grâce aussi aux traductions de Donatella Abbate Badin) qui décrivent le langage comme un obstacle ou une prison à celle d'autres auteurs, comme J.J. Rousseau ou W. Benjamin, qui voient dans les contraintes du langage les meilleures conditions pour la réussite de l'acte linguistique. D'après Terracini (1963), c'est justement la « lingua libera » qui *détermine* la *Parole*, sans pour autant la *délimiter*.

³ En le faisant contraster avec l'« excédence » de M. Scheler, on peut mettre en relation cet excès de *Parole* avec le phénomène de la communication *sociale* et avec l'urgence actuelle des *fake-news* (fausses nouvelles).

dans la caractérisation du rôle politique de l'individu et dans une performance en classe de langue⁴.

Dans cette perspective, il faudra également apprécier quelques uns de ses atouts motivationnels : s'il est vrai que le bavardage ne laisse pas trace de soi et ne permet de conquérir réellement aucune information utile au sens universel, il nous permet de nous rapprocher de l'interlocuteur et d'établir un terrain d'entente avec lui (on peut penser aux bavardages entre inconnus à propos du temps météorologique).

Cependant cette vision nous mène à considérer même le langage comme une imposture au moment où on le propose comme moyen d'exploration et de connaissance de la réalité et où on l'impose comme moyen privilégié de sa représentation : avec ses catégories et ses symboles, le langage cache la complexité analogique du réel et comporte une trahison de la vérité (v. §7)⁵. Comme le bavardage fait

⁴ On n'oubliera pas non plus les responsabilités de la parole à faible contenu sémantique dans l'évolution humaine et ses avantages dans la socialisation. Le sens aristocratique de *bavardage* comme source de contagion destructif contraste en effet avec son importance anthropologique et phylogénétique, le développement de gestes linguistiques organisés ayant offert une aide fondamentale à la participation humaine aux cycles naturels et un soutien aux gestes de la vie quotidienne. Cela émerge dans le cadre de théories comme celles de A. Leroi-Gourhan ou de Chr. Abry, qui voient l'affabulation et le comptage – même dans un sens exclusivement phono-articulatoire – à l'origine de la construction de repères rituels ainsi que de la définition de moyens apotropaïques. Le même apparaît dans la vision de la narration proposée par Ricœur (1971), entre théorie de l'action et théorie éthique, mais contraste avec une vision philosophique radicale, que l'on pourrait attribuer dans ce cas à Heidegger, préconisant comme médiocre et blasphème toute production linguistique qui ne correspond pas à la pensée organisée (cf. Mariano 2018 : 51-52).

⁵ La sémiotique de l'acte, son adhésion à un état de vérité absolue et sa contribution à la construction d'une vérité individuelle (et/ou collective) a fait surgir de nouveaux domaines d'étude, dans lesquels nous évitons de nous lancer ici. D'importantes pistes de réflexion sont offertes par les ouvrages consacrés par

violence au silence – le cadre qui fixe l’utilisation du langage –, l’acte linguistique trouble le calme, qui peut être vu – à son tour – comme articulé en actes de silence. La facilité de parole doit alors trouver sa place dans une linguistique du silence et dans l’alternance de phases qualitativement différentes de silence et *Parole*.

Les pratiques langagières en classe de langue – quant à elles – doivent prendre en compte toutes ces considérations et aider à explorer les possibilités expressives de la langue en essayant de restituer sa puissance au langage utilisé au quotidien, grâce à la médiation et à la sensibilité des savants, comme suggèrent certains philosophes (entre autres, Merleau-Ponty et Wittgenstein).

4. Entre grammaire et énonciation

Contrairement à l’impression que peut avoir un opérateur linguistique (un humaniste ou un enseignant), la langue efficace du quotidien peut contraster assez fortement avec la langue institutionnalisée des grammaires et des dictionnaires qui ne nous disent rien au sujet des intentions communicatives du locuteur, en réduisant le langage à un ensemble de propriétés qui assurent la soudure entre la pensée et le monde (Mariano 2018 : 45). Cela a mené à distinguer, dans la sémantique lexicale, la dénotation et le sens opérationnel et a poussé à définir les axes de recherche d’une sémantique de la phrase et du texte⁶. Dans le premier cas, toutefois, de nombreuses contraintes en termes de *hic et nunc* et la construction

Amedeo Conte (entre autres, *Il nome del vero*, 2016) à la *variété de vérité* qui se manifeste dans ces cas : de celle visuelle et descriptive, à celle factuelle, prédicative, du discours.

⁶ Contrairement aux intuitions traditionnelles transmises à la linguistique saussurienne, la signification se produit avec l’usage des signes; elle n’est pas dans le système, mais dans l’acte de *Parole* (sur ces thèmes, on peut relire les contributions d’auteurs comme Hendrik Pos et Tullio De Mauro ; cf. notes suivantes).

dialogique du sens font ressortir la nécessité d'introduire une distinction entre une vision plus théorique de la phrase, en tant qu'événement central de la signification, et un objet plus concret auquel elle se rattache : l'énoncé.

L'étude de la visée intentionnelle de la *Parole* par rapport au système sémiotique de la *Langue* exige alors des démarches différentes suivant une approche empirique plutôt que spéculative. Cela correspond dans notre cas, au sein d'une théorie de l'énonciation, à une attention que l'on peut consacrer à un niveau phonétique et phonologique à la fois.

La primauté philosophique attribuée à la signification doit parfois céder le terrain aux besoins de la communication et aux préférences prioritaires des locuteurs pour la forme qu'assume le message et pour sa poésie (d'après une vision jakobsonienne), s'intégrant aux urgences de l'adhésion ou de la distanciation par rapport à une ou plusieurs normes (voir §5 ; cf. Coşeriu 1958).

On peut donc réanalyser le produit linguistique, que nous avons classé provisoirement comme un passage du système à l'événement, à l'une des possibilités que sa manifestation soit un effet de l'événement sur le système. Le langage (et/ou sa forme incomplète et précaire que l'apprenant imagine) serait alors le résultat des remontés du «dire» au «savoir», sans exclusion des allers et retours croisés et des arrêts à mi-chemin le long d'une chaîne de l'abstrait au concret⁷. Sur ce double parcours s'exerce la langue, comme convention et appropriation individuelle, et se définissent les théories des actes linguistiques et de la langue en action⁸.

⁷ Cette réflexion se situe sur un autre plan par rapport au concept d'« Interlangue » (Selinker 1972).

⁸ Cette idée peut s'explicitier à travers un modèle qui remonte à É. Benveniste et qui a trouvé un essor particulier dans les travaux de J.L. Austin et J.R. Searle (et, sous un angle différent, de P. Ricœur). Un développement concret à

L'élaboration théorique qui en découle se présente toutefois pauvre d'exemples vérifiables sur le plan des motivations et des objectifs dialogiques, étant donné qu'une évaluation des compétences du locuteur reste difficile, à moins qu'on ne se contente d'auto-évaluations *a posteriori*. La notion de compétence, préconisée également par les modèles chomskyens, devrait être mise à l'épreuve à la suite des jugements sur la forme correcte qui causeraient l'interruption du discours (une sorte de principe de Heisenberg). On reste alors dans le domaine de l'abstrait, du précaire et des impressions, à moins de se lancer dans les paradigmes de la linguistique cognitive et/ou de tester des solutions expérimentales⁹.

5. Acquisition et apprentissage

D'excellentes intuitions sur le thème de l'acquisition dialogique du langage se heurtent de nos jours avec la notion de « répertoire de phrases préconçues » et se placent dialectiquement avec l'idée d'une faible signification originaires du nouveau-né « qui pleure et hurle instinctivement ». Un autre lieu commun consiste dans l'idée acquise que les parents (ou les adultes en général) « inculquent » les mots de la langue maternelle, là où – au contraire – le contexte d'apprentissage est instinctif et qu'il suffit d'une exposition passive et d'un travail de production active prolongée pour la réussite du processus.

ces théories a été possible grâce aux études impulsées ensuite par Claire Blanche Benveniste et, en Italie, par Emanuela Cresti. Quelqu'un de plus avisé, comme Mariano (2018), montre aussi des connexions importantes entre les catégories de l'énonciation générale avec celles de la *Diskursethik* de J. Habermas et les observations sur le discours politique de P. Charaudeau.

⁹ Toute étude sur ces thèmes ne peut démarrer qu'après lecture des essais de G. Lakoff et M. Johnson (une sélection de publications est disponible dans une édition italienne de 2002) et de synthèses impeccables d'ouvrages récents comme celle de Bazzanella (2014) ou celle de Prandi (2017).

Beaucoup moins instinctif est l'apprentissage d'une L2, avec tous les facteurs qui en déterminent les conditions (et qui ont été évalués depuis Lenneberg jusqu'à Flege)¹⁰. L'apprenant adulte a développé en effet une pensée structurée et « consciente » : sa parole est préméditée et puise dans un système de connaissances devenu explicite même en termes de codification linguistique. Alors que le bébé tâtonne dans toutes les directions avec un équilibre entre ses ambitions – définies tant bien que mal – et son avancement réel – parfois dans l'ignorance de ses conquêtes –, l'adulte a une quantité de « vouloir dire » qui déborde ses possibilités et peut se traduire en frustration lorsque ce « vouloir dire » reste « non dit »¹¹. En revanche, au moment où il « trouve la voie », la langue revient à son rôle d'intermédiaire entre l'idée et le son, et la pensée coïncide avec l'acte de conscience qui précède l'émission, la conceptualisation (en catégories discrètes)¹².

5. Équivalences linguistiques et possibilités de variation

Lorsqu'on parle (ou on écrit) dans une langue étrangère, on éprouve une incertitude expressive qui dépend d'une connaissance imparfaite des possibilités de codage de l'information : il n'est pas seulement question de séparer ce qu'on sait de ce qu'on sait dire, mais d'organiser ce qu'on voudrait dire avec les outils et les stratégies admis dans la langue qu'on aspire à maîtriser (on s'approche là des grands thèmes de la traduction et de l'expérimentation poétique).

¹⁰ Voir, entre autres, Lenneberg (1967), Pulvermüller et Schumann (1994), Flege *et alii* (1997), Piske *et alii* (2001).

¹¹ Nous ne savons pas à quel point notre silence intérieur se transforme en « vouloir dire » ni si cette transformation implique l'accès à un système élémentaire de significations possibles ou un ensemble d'actes de *Parole* accumulés par expérience (directe ou indirecte).

¹² Cette formulation est compatible avec celle qui a été suggérée par les étapes de codification prévues dans le modèle de la communication développé par Fónagy (1991) sur la base de celui de R. Jakobson.

Parmi ces stratégies, qui doivent prendre en compte une acceptabilité sociale (beaucoup plus variable dans un espace linguistique élargi), la linguistique générale (depuis Port-Royal jusqu'à Benveniste et à Chomsky) a permis de déceler celles qui sont les plus élémentaires (et universelles). Si l'énonciation est ramenée à la prédication, et celle-ci consiste dans l'activation d'opérateurs propositionnels, la construction du discours est associée à la formalisation d'une évaluation et contribue à la définition d'un raisonnement de la part d'un locuteur, tout en l'adressant, en même temps que son destinataire, vers l'objectif de définir de connaissances partagées à divers niveaux¹³.

¹³ On est, dans ce cas, face à une destination « rhématique » de la *Parole* qui trouve son origine dans une conception primaire, « thématique » (développée à l'aide de noms et pronoms) : le code se définit ainsi (comme nous l'ont montré Condillac, Leibniz ou Rousseau), grâce à une rationalisation induite par la logique et la réflexion scientifique qui, dans notre espace culturel, remonte à Aristote. Les catégories conventionnelles qui en dérivent occupent une place différente, dans un système de distinctions traditionnelles, parmi celles qui assument une fonction ou qui présentent une substance. Cela a progressivement permis la séparation entre syntaxe et sémantique, laissant toujours possible le passage des formes d'une classe ouverte à une classe fermée (grammaticalisation). De même, on constate deux approches distinctes dans cet ordre d'évaluation, l'un plus empirique et l'autre plus spéculatif, et on observe les problèmes épistémologiques qui se présentent au contact entre les deux. L'idée d'une langue logique, symbolique et combinatoire (qui se définit également à l'aide des recherches de Descartes et de Humboldt), trouve une formidable description dans *La ricerca della lingua perfetta* (Eco 1993). Elle ressemble à ce code universel préconisé par N. Chomsky et qui semblerait inscrit dans notre patrimoine génétique (on discute actuellement de *foxP2* et d'exadaptation, à la lumière des travaux de Pinker et Bloom ou de Fitch et collègues). Les différentes possibilités de définition de chaque langue et les infinies modalités d'accès aux systèmes de paramètres spécifiques, qui se croisent et s'encastrent dans les diverses formes de plurilinguisme, ne contrastent pas avec cette vision, mais suggèrent la nécessité d'outils très sophistiqués pour leur reconnaissance à partir d'un ensemble concret de productions linguistiques, tel que celui qui se présente à un enseignant de langues.

Dans cet univers, une tendance à l'homologation nous pousse à penser que l'ordre de la variation sociale des langues dans les divers espaces soit associé à un dosage différent dans les quatre axes de variation (depuis Coşeriu 1958), alors que d'importantes différences s'insinuent dans les micro-aïres de chacune de ces dimensions et dans les usages idiolectaux souvent déterminés par la diffusion de lieux communs spécifiques à chaque communauté¹⁴.

On devient sensibles, alors, vis-à-vis de certains traits de variation.

Est-ce qu'on a les mêmes droits de dire autre chose par rapport à ce que tout le monde dit dans un contexte donné, avec des chances d'être compris et accepté de la même manière dans n'importe quelle langue ? C'est le thème de la synonymie et des équivalences linguistiques, à savoir de la possibilité d'employer des solutions différentes pour une même catégorie logique et communicative¹⁵.

La sociologie du langage nous a fait remarquer comment le système des formules rituelles d'une communauté linguistique peut être défini (et la variation au contexte être codée) plus ou moins rigide¹⁶. Et c'est justement l'ordre de cette variation qui se

¹⁴ Pour un cadre de référence actualisé dans le cas français voir, entre autres, Ledegen et Léglise (2013). La situation italienne, actuellement très dynamique et encore très différente d'une ville à l'autre, est résumée dans De Mauro (2014).

¹⁵ Mariano (2018 : 145-146) remonte à Henri Delacroix (1924), avec des exemples du type « *il palazzo del re* » o « *il palazzo reale* ». On peut se référer aussi aux équivalences formelles des stemmas tesnériens, qui offrent une même représentation à « la pensée de Descartes » et à « la pensée cartésienne », tout comme revenir aux théories transformationnelles lorsqu'elles admettent une pluralité de représentations de surface correspondant à une même structure profonde. Or, si « un nouveau bâtiment » est bien différent de « un bâtiment neuf », il en va de même en italien pour « *un nuovo palazzo* » et « *un palazzo nuovo* ».

¹⁶ Malgré cela, d'importantes différences existent entre les diasystèmes. Prenons le cas d'un contexte pas trop formel dans lequel on dirait « Bonne chance ». Normalement on dit « Bonne chance », justement. De même en anglais on dit « Good luck » et en italien « Buona fortuna » mais... dans cette langue-ci on peut dire « *In bocca al lupo* » etc. (cf. ci-après) ou bien, de manière moins informelle – ce n'est pas une question de nuance de sens ou de concision –, « *Che tu abbia la*

présente plutôt « variable ». Les diverses communautés peuvent réagir de manière différente face au défigement créatif d'une expression idiomatique.

Par exemple, on trouve une bonne tolérance si en italien on emploie, dans un contexte informel, un phraséologisme défigé comme « *In bocca al lupaccio* » (à la place de « *In bocca al lupo* ») ou, en réponse, « *Viva il lupo* » (pour atténuer l'usuel « *Crepi il lupo* » avec une forme verbale moins désagréable). Dans ces cas, l'interlocuteur peut y voir des concessions créatives à la norme, mais pourra difficilement les considérer comme des violations censurables, alors qu'en anglais ou en français cet ordre de variation peut relever d'une jargonisation peut-être exclusive de groupes sociaux auto-ségrégationnistes¹⁷.

On peut voir dans ces comportements l'application de normes subjectives, bien entendu ; mais on y perçoit aussi une disposition différente envers la variation et, en même temps, des indices qui

fortuna che meriti » ou encore, en fonction de la situation, « *Ti auguro di ottenere ciò che meriti* », « *Ti auguro di vincere, di guadagnare molto, di vendere tutto* » etc. Alors que si on emploie une expression similaire à celles-ci, parfaitement bien formée, en anglais ou en français (« *I wish you to get what you deserve* », « Je te souhaite d'obtenir ce que tu mérites », « *I wish you to win* », « Je te souhaite de gagner » etc.), le risque de rencontrer quelqu'un qui soutienne son inacceptabilité situationnelle est réel. En revanche, en italien et en français on dit exclusivement « *Buon appetito/Bon appétit* », tandis qu'en anglais on n'est pas obligés (dans des conditions comparables de formalité) et/ou on peut choisir des formules différentes.

¹⁷ J'ai eu l'occasion d'écouter de jeunes turinois qui se congédiaient avec l'expression « *Ci becchiamo* » (à la place de la solution commune « *Ci vediamo* »). Je n'ai jamais entendu ailleurs ce salut, mais je le comprends. De la même façon, j'emploie le mot italien *fruibilizzazione* qui n'est pas attesté dans les dictionnaires mais qui peut être facilement compris tout en restant dans le patrimoine actif d'un groupe restreint d'utilisateurs. Pour ne donner qu'un dernier exemple, plus d'un lecteur de ces lignes qui soit de langue maternelle française pourra trouver « phraséologisme », « jargonisation » et « auto-ségrégationniste » des licences inadmissibles, alors que d'autres francophones les comprendront sans en être troublés.

dénoncent, d'une part, à quel point la pragmalinguistique expose une langue au changement linguistique et, d'autre part, à quel point la société oppose des conduites linguistiques plus ou moins rigides en réaction aux risques d'un changement potentiel¹⁸.

6. L'intermédiaire de l'écriture et des technologies de la communication

Des centaines d'ouvrages ont été publiés au sujet de l'effet bénéfique ou nocif de l'écriture sur la maîtrise et l'apprentissage d'une langue. Pour ne pas reprendre l'état des lieux sur la question avec toutes ses références fondamentales, je me permets de renvoyer à Romano (2015).

Si la *Parole* a été longtemps, par définition, un produit efficace mais volatile, l'action de la transcrire a produit des effets parfois contreproductifs. Alors que l'écriture a permis de transmettre – à travers les générations – des idées, des mots, des langues, sa diffusion et son emploi ont favorisé la production d'un *bruit de fond* de textes moins précieux pour l'histoire de l'humanité, et ont rendu la sélection plus ardue. Néanmoins, de nos jours, n'importe quel acte de *Parole* peut avoir la chance de devenir éternel¹⁹. Néanmoins, si le « spectre »

¹⁸ Un support considérable à l'idée que chaque langue soit une cage et que les mots définissent une invariabilité de sensations qui se reflète sur la culture du peuple qui la parle, a été déjà fourni par les théories connues sous les étiquettes fictives (« déterminisme », « relativisme ») de l'hypothèse Sapir-Whorf. À cet argument, comme nous l'avons vu au §5, a déjà répondu Terracini (1956), et il ne nous reste qu'à explorer le degré de formalisation de certaines expressions dans les diverses langues en réfléchissant aux conséquences d'une rigidité qui s'estompe au sein de la communauté.

¹⁹ Il y a quelques années, au moment de la création de grandes archives de parole, on se demandait s'il y avait des responsabilités éthiques dans la sauvegarde de discours de faible intérêt pour l'humanité entière. Malgré cela, le philologue (ou l'archéologue) a trouvé utile pour la compréhension de notre histoire la possibilité

de l'écrit sollicite des actes de *Parole* plus réfléchis, l'opération de l'écriture peut se traduire en effets de renforcement. Un cercle vertueux peut être amorcé, engendrant une clarté de pensée et des bénéfices psychologiques²⁰. Toutefois, la perte d'ancrage avec le code dans lequel (et avec lequel) le message associé à cette pensée avait été conçu peut demander de grands efforts d'interprétation à ses destinataires involontaires.

Une fois confié au canal de communication, l'énoncé qui transportait « ce que quelqu'un voulait dire » acquiert un (ou plusieurs) sens à lui : on s'intéresse, en effet, à « ce que l'énoncé veut dire »²¹. Cet argument est extrêmement actuel et, au moment où

de consulter des listes d'achats des siècles passés. La transcription de nos conversations quotidiennes en famille ou entre amis ont peu d'intérêt collectif, mais gardent une valeur résiduelle pour le linguiste, l'anthropologue et le sociologue. À l'époque de la communication sociale, même des commérages insignifiants restent gravés dans les archives des opérateurs de télécommunication et peuvent circuler publiquement par une défaillance des systèmes de sécurité.

²⁰ Par exemple, je connais le sens et la forme de l'expression française « ce qui se conçoit bien s'énonce clairement » mais je peux avoir des difficultés à le rendre en italien (c'est-à-dire dans une langue différente, dans laquelle je ne l'ai jamais employée). En italien je pourrais être mené à dire « *cioè, insomma, direi <eeh> ciò che si concepi_sce bene <ehm> si spiega... si può dire semplicemente* ». Ne disposant pas de grands moyens oratoires, si j'ai le temps de reformuler, répéter et mémoriser, je peux énoncer directement (dans un ordre différent, mais peut-être plus convaincant dans cette langue) : *se un concetto è chiaro si può enunciare in modo semplice*. En réalité, dans ce cas, la possibilité de le fixer à l'écrit m'a aidé à saisir le concept de manière plus raffinée (et ordonnée) en faisant progresser ma maîtrise du jugement qui le concerne. Nous pouvons nous demander à ce point, avec Ricœur (1971), si le passage d'une connaissance intuitive et prédiscursive (*noemi*) à l'ensemble de notions et jugements conquis à travers l'argumentation et/ou la reformulation écrite (*noesi*) vaut pour n'importe quel acte de *Parole*.

²¹ L'argument est traité par Mariano (2018) en relation à la dissociation entre sens immanent et sens originaire, intentionnel, inscrit dans la dynamique de situation. L'éloignement des messages des bornes de leur référence ostensive, en cas

certain linguistes (et philosophes) se cassent encore la tête sur le thème, en quelque sorte périmé, de l'étude des ouvertures d'horizons offertes par l'écriture, le monde s'est déjà réorganisé et permet désormais de pérenniser les actes de *Parole*, même ceux qui se caractérisent – comme nous venons de le voir ci-dessus – par peu de profondeur intellectuelle. La *Parole*, même celle des dialogues en *conference call* ou celle des tests d'entrée en classe de langue, peut être gardée dans les archives audiovisuelles des *providers* du service de connexion et/ou des institutions où se déroule la conversation ou l'entretien²².

7. L'interprétation du destinataire (en direct et en différé)

Comme nous l'avait montré au préalable certains modèles structuralistes (sur des plans divers, J. Kristeva, R. Barthes et les suggestions littéraires de I. Calvino), le rôle du destinataire doit être vu comme participation active au processus de la communication. Ce sont les arguments du *Lector in Fabula* de U. Eco qui nous indiquent les principes de l'actualisation du message avec l'argument de la définition de son sens par l'achèvement du texte réalisé par son destinataire même.

Si on analyse, donc, la position du destinataire du message, directe ou indirecte, nous observons des conditions d'application des deux

d'égarerement ou en l'absence d'une destination définie, peut les pousser à se perdre dans le magma spatio-temporel de la communication globale.

²² Par ailleurs, les limites de la situation dialogique peuvent carrément exploser dans certains cas à cause d'un élargissement involontaire, de la part du locuteur négligé, aux destinataires *social* qui font assumer au discours un nombre imprévisible d'intertextes et, donc, d'interprétations. Une nouvelle dimension diamésique et un « dépassement » se manifestent dans la *Parole* diffusée à tous les utilisateurs des contenus *sociaux* de l'*Internet*, comme nous le montre un ouvrage récent en italien de M. Palermo (*Italiano scritto 2.0*, 2017) qui consacre des chapitres importants à ces aspects.

notions *top-down* ou *bottom-up* de la plupart de la littérature actuelle sur la vision ou la perception auditive²³.

L'auditeur donne un sens au message s'il arrive à le mettre en relation à un réseau de sens disponibles : un décodage est possible en fonction de la congruence entre signifiés préélaborés et associables au signifiant véhiculé par le message. Cette opération réussit si une utilisation « plus ou moins » conventionnelle est respectée et si elle se déroule dans des conditions de coopération et de « fusion d'horizons » (l'univers extralinguistique partagé du modèle de Jakobson)²⁴.

Or, évidemment, si le produit linguistique est un message élicité, il a d'autres connotations sur lesquelles nous avons glissé jusqu'ici, tout comme nous avons négligé de rendre compte de l'intérêt divers que l'auditeur peut réserver au message. Des « déformations professionnelles » permettent à certains destinataires – en mesure de recevoir ses contenus sémantiques – de rester concentrés sur les propriétés du signifiant de ce message. Mais c'est la possibilité d'une analyse successive de l'acte de *Parole*, enregistré et réécouté, qui nous

²³ On peut retrouver ces concepts dans les notions d'« adressage » et « assemblage », introduites en 1905 pour la lecture dans un ouvrage de E. Javal (Mariano 2018 : 211-212).

²⁴ L'entente entre locuteur et destinataire nécessite quelques éléments essentiels dans nos processus mentaux : la notion d'un « je » et d'un « tu » et la possibilité que ce « tu » puisse être joint à celui-ci (dans un ordre de réflexions qui nous ramènent à la *Theory of Mind*). Ces catégories si évidentes pour nous dans une perspective pragmatolinguistique le sont encore plus si on les étudie en termes biologiques, se montrant à un niveau d'élaboration à la fois très élémentaire (d'un point de vue évolutif) et très sophistiqué (d'un point de vue cognitif). Les stratégies surprenantes de la conscience apparaissent déjà clairement dans le cadre rationnel proposé par *The Mind's I*, de D. Hofstadter et D. Dennett (1985) et montrent des racines importantes dans la communication, comme le prouvent les recherches en biologie évolutive. Dans la lecture de ces faits qui a été récemment suggérée par *Speaking our Minds* de T. Scott-Phillips (2014), l'intercompréhension peut alors être vue en vertu d'une « divination des réciprocités dialogiques ».

offre enfin les meilleures conditions pour privilégier un décodage à ce niveau et la recherche de la fonction « poétique » de cet acte.

Cela devient encore plus évident dans l'écoute de la parole lue : en fonction des techniques de lecture et de la disposition du lecteur, le produit linguistique peut être vu comme l'exécution d'une partition musicale, pour laquelle, cependant, nos systèmes d'écriture échouent dans la notation des ligatures et, fatalement, de la mélodie (v., entre autres, Romano et Giordano 2017). Et si l'auteur du texte n'est pas celui qui le « joue », il a peu de chances de lui transmettre ces informations : l'énonciation d'un malheureux à qui on demande de le faire en l'absence d'un modèle d'exécution est donc forcément risquée et l'auditeur expert qui connaît le motif ne peut que rester déçu.

Conclusions

Suivant les raisonnements de Mariano (2018), avec une connotation quelque peu philosophique et spéculative de la linguistique de l'énonciation, cet article a essayé sur certains usages du langage qui ne correspondent pas aux attentes d'un locuteur natif commun. En effet, les actes de *Parole* d'un locuteur non-natif ne cadrent pas toujours avec une représentation idéale (et/ou stéréotypée) qu'on peut avoir d'une langue. Cela suggère de nombreuses réflexions d'ordre théorique et soulève de grandes questions philosophiques, tout comme l'étude d'une conversation hypothétique entre apprenant (étudiant) et locuteur natif avisé (enseignant) peut laisser apparaître des axes de recherche souvent négligés, concernant la nature psychologique des silences ou les indices de vérité dans la parole authentique ou simulée (ce qui peut paraître contradictoire).

Tout cela va bien au-delà, évidemment, d'une démarche visant la détection des erreurs et la formulation de techniques de correction et met de côté temporairement l'étude des stratégies de convergence vers les éléments de la langue cible. Tout en prospectant une analyse des

performances énonciatives des apprenants sur le plan de la construction prosodique du texte, des réflexions préalables sont proposées ici en vue de la définition d'un cadre d'évaluation qui tienne compte des conditions psychologiques et des contraintes pragmatolinguistiques qui déterminent ces productions.

Le choix d'une approche grammaticale permet de développer des connaissances métalinguistiques explicites, mais – comme nous l'ont montré des ouvrages incontournables du XX^e siècle – à condition de consacrer une attention particulière à l'oral dialogique, sans pour autant négliger l'intérêt pour les effets de la médiation des nouvelles technologies informatiques. S'il semble vraisemblable que celles-ci favorisent une communication entre semi-analphabètes qui peuvent se passer désormais des moyens d'instruction traditionnelle, l'apprentissage d'une langue étrangère et la connaissance de la société qui l'emploie peut encore reposer sur la transmission de notions jusqu'ici essentielles au sujet de l'histoire, de la géographie et de la culture. Une attention philosophique à tous ces aspects peut soutenir une autonomie de jugement qui n'exclue pas le recours aux prothèses mnémoniques du réseau *Internet* et du *cloud* de nos données *social*. Mais, dans le *bruit de fond* d'une société globale de plus en plus hédoniste, on ne doit pas se résigner à la perte de ces qualités du langage qui en font un formidable outil de connaissance finalisé à la construction d'une vérité dialogique d'intérêt collectif.

Remerciements et dédicace

Je remercie tous les étudiants volontaires des expériences que j'ai pu mener (ou suivre) au laboratoire *LFSAG* dans le temps. Je remercie également tous mes collègues, enseignants de langues étrangères, linguistes et philosophes, avec qui j'ai eu le plaisir de collaborer pendant ces vingt dernières années (aux Universités de Turin, Lecce, Grenoble, Valence et Belfast), pour les idées qui ont su me transmettre

sur les thèmes de cet article. Pour la plupart des réflexions d'ordre général que je propose, un remerciement spécial va à Christian Abry, Michel Contini, Douglas Hofstadter et Pino Mariano. Ma gratitude s'adresse aussi aux collègues qui ont permis de me renseigner sur la didactique des langues au sein des centres linguistiques : Monica Masperi, Maria Teresa Prat et, surtout, Marie Berthe Vittoz à qui est offert cet article.

Références bibliographiques

- Abry Chr., 1997, *Pour une Histoire Naturelle de la Parole dans la « Théorie de l'Esprit »*, Thèse d'habilitation, Univ. de Grenoble.
- Austin J.L., 1962, *How to do Things with Words*, Oxford, Clarendon.
- Bazzanella C., 2014, *Linguistica cognitiva: un'introduzione*, Roma-Bari, Laterza.
- Charaudeau P., 1983, *Langage et discours. Éléments de sémiolinguistique*, Paris, Hachette.
- Conte A., 2016, *Adelaster. Il nome del vero*, Milano, LED.
- Coşeriu E., 1958, *Sincronía, diacronía e historia: el problema del cambio lingüístico*, Madrid, Gredos.
- De Mauro T., 2014, *Storia linguistica dell'Italia repubblicana. Dal 1946 ai nostri giorni*, Roma-Bari, Laterza.
- Duez D., 1993, *Acoustic correlates of subjective pauses*, « Journal of Psycholinguistic Research », n.22(1), pp. 377-389.
- Dulay H., Burt M., Krashen St., 1982, *Language Two*, New York, Oxford University Press.
- Eco U., 1979, *Lector in Fabula*. Milano, Bompiani.
- Eco U., 1993, *La ricerca della lingua perfetta nella cultura europea*, Roma-Bari, Laterza.

- Fónagy I., 1991, *La vive voix. Essais de psycho-phonétique*, Paris, Payot.
- Flege J.E., Frieda E.M., Nozawa T., 1997, *Amount of native-language (L1) use affects the pronunciation of an L2*, « Journal of Phonetics », n. 25, pp. 169-186.
- Hofstadter D., Dennett D., 1981, *The Mind's I: Fantasies and Reflections on Self and Soul*, New York, Basic Books.
- Lakoff G., Johnson M., 2002, *Elementi di linguistica cognitiva* (éd. par M. Casonato & M. Cervi), Urbino, Quattroventi.
- Larsen-Freeman D., Long M., 1991, *An Introduction to Second Language Acquisition Research*, London, Longman.
- Ledegen G. & Léglise I., 2013, *Variations et changements linguistiques*, in S. Wharton & J. Simonin (éds.), *Sociolinguistique des langues en contact*, Paris, ENS, pp. 315-329.
- Lenneberg E. H., 1967, *Biological Foundations of Language*. New York, Wiley and Sons.
- Leroi-Gourhan A., 1964-1965, *Le Geste et la Parole : I. Technique et Langage, II. La Mémoire et les rythmes*, Paris, A. Michel.
- Magno Caldognetto E., Vaggies K., 1991, *Le pause quali indici diagnostici per lo stile del parlato spontaneo*, in AA.VV., *Atti delle II giornate di studio del G.F.S. dell'A.I.A.* (Università della Calabria), pp. 97-106.
- Mariano P., 2018, *La parola premeditata*, Lecce, Milella.
- Palermo M., 2017, *Italiano scritto 2.0. Testi e ipertesti*, Roma, Carocci.
- Prandi M., 2017, *Conceptual Conflicts in Metaphors and Figurative Language*, New York-Londres, Routledge.
- Piske Th., MacKay I.R.A., Flege J.E., 2001, *Factors affecting degree of foreign accent in an L2: a review*, « Journal of Phonetics », n. 29, pp. 191-215.
- Pulvermüller F., Schumann J. H., 1994. *Neurobiological mechanism of language acquisition*, « Language Learning », n. 44, pp. 681-734.

- Ricœur P., 1971, *Exégèse et herméneutique*, Paris, Seuil.
- Romano A., 2015, *Prefazione*, in A. Romano, M. Rivoira, I. Meandri (a cura di), *Aspetti prosodici e testuali del raccontare: dalla letteratura orale al parlato dei media*», Alessandria, Dell'Orso, pp. III-IX.
- Romano A., Giordano G., 2017, *Esperienze e riflessioni sulla didattica assistita dell'intonazione in italiano, inglese e francese*, in A. Damascelli (ed.), *Digital Resources, Creativity, Innovative Methodologies and Plurilingualism: New Approaches to Language Teaching and Learning*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholar Publishing, pp. 176-200.
- Scott-Phillips T., 2014, *Speaking our Minds*, London, Palgrave-Macmillan.
- Searle J.R., 1976, *A Classification of Illocutionary Acts*, «Language in society », n.5, pp. 1-23.
- Selinker L., 1972, *Interlanguage*, «International Review of Applied Linguistics », n. 10(3), pp. 209-230.
- Terracini B., 1963, *Lingua libera e libertà linguistica*, Torino, Einaudi.